**Pauvreté**

Les intersections dansent les unes avec les autres, distrayant des piétons éperdument absents de leur propre réalité. Absorbé dans un monde sans importance. La misère cours sur tous les toits, criant à tue-tête pour qu’un regard daigne lui offrir ne serais ce qu’un instant. Elle est sale, malpropre, dégoutante voir répugnante. Si malsaine que lorsqu’elle se promène devant nos yeux, ceux-ci l’effacent avant même que l’on s’en aperçoive. Des mendiants l’accompagnent sur toute la superficie que représente Montréal. Les seuls à lui tenir compagnie dans un monde qui, sinon, ne lui offre qu’une épaule plus glaciale que l’infernale climat hivernale de cette fourmilière métropolitaine. Le trottoir devient pour elle un matelas moelleux. Une bâche se transforme en une habitation chaleureuse. Une ruelle est alors une toilette pour les regards averties. Le McDonald du coin est le système de chauffage pour les pauvres âmes égarés qui erre à travers les rues. Ces âmes, qui ne cessent de se demander si manger pourra faire partie de leur budget de la journée. La misère est partout. Pourtant, tout le monde semble l’ignoré. Elle s’attaque au plus malchanceux, une vraie sangsue s’agrippant à sa proie, ne souhaitant plus jamais la lâcher. Elle a beau être plus aveuglante que le soleil, plus omniprésente que la peste au moyen âge et plus mortel que la Covid-19… ceux qui ont le pouvoir n’ose jamais s’attaquer à elle. Pourquoi intervenir dans des problèmes ne nous affectant pas directement?

**Pollution**

Le smog recouvre le ciel, lui offrant une teinte grisâtre. Des usines recouvrent les terres, performant un spectacle composé d’une obstruction de vision et de signaux de fumé. Les rues congestionnées par des centaines de milliers d’automobiles. Ces dernières formant un chœur de pollution, accompagnant les multinationales présentes sur l’île. L’expansion inévitable de l’homme ne cesse jamais d’avoir faim. Les labyrinthes de nouvelles rues apparaissent du jour au lendemain. Construire et détruire est tout ce qui est au menu. L’air est lourd. L’oxygène qui aurait dû s’y retrouver en quantité copieuse est malheureusement remplacé par son cousin, le monoxyde de carbone. Alcatraz semble être une île où il ferait meilleur vivre que ce ramassis flottant du gaspillage. En espérant que Dieu puisse pardonner Cartier pour tout ce qu’il a engendré. Marcher sur un trottoir devient une aventure périlleuse, particulièrement lorsque chaque pas mène au prochain ramassis d’ordure. Toute forme de vie autre qu’humaine est un miracle, si ce n’est pas une impossibilité. Les petites bêtes choisissant d’aller prospérer dans des milieux offrant une vie seine à ceux qui l’habite. Ce merveilleux tapis vert remplacer par de magnifique sacrilège fait de béton et de goudron. Si rare son ces espaces composés uniquement de vie, et non d’objet sans âme, mort à la naissance. Bâtiments érigés à la grandeur de l’homme. Érigés au détriment de l’importance de la nature. Montréal, pièce incandescente du Québec, havre de magasinage, remplie à rebord par la restauration rapide, milieu économique de la surconsommation. L’homme, confectionneur de ses propres malheurs, de sa propre damnation. Se guidant lui-même vers un point de non-retour écologique, se menant inévitablement à sa perte. Un testament à la beauté de ce qu’il y a de plus laid.

**Art**

Dans une ville où le chaos semble s’installer. Une beauté inusitée commence à s’éveiller. Du monstre qu’est l’homme, nait une lueur brûlante sous la forme des arts. Matériel, vivant ou bien sonore, ils s’introduisent en tout lieu. Des boulevards entiers se transforment en galerie d’art éclatante. Où la brillance humaine vient alors s’installer. Des couleurs éclatantes illuminent le ciel. La morphologie humaine se contorsionne de manière exquise au rythme endiablé de variances tonales dument réitérées avant le grand jour de son exposition. C’est lors de ces cours instants, que Montréal acquiert bien le droit d’être le centre de tout ce qui est majestueux, mémorable et irremplaçable au Québec. Sculptures, êtres de bois, pierre et métal, envahissent nonchalamment les airs publics. Les briques ont perdu leurs allures sanglantes, pour adopter des contrastes de couleurs alléchants. Des jets d’eau spectaculaires remplissent la vision émerveillée de passants égarés. Les métros se transforment en gagne-pain pour l’affamé musicien désespéré. Où la harpe règne, se retrouve sans erreur des mélodies dignes des dieux. Même dans des emplacements si peut appropriés, les arts trouvent leur chemin. Pourtant, la rémunération ne semble pas trouver le sien avec autant d’aisance. Une pauvreté généralisée règne à travers ceux exprimant la somptuosité de l’âme. Un lieu si riche en culture, si pauvre pour ceux la produisant. Vivre de son amour pour la vie est un rêve accompagné de deux autres emplois. Un rêve offert par un lieu reluisant à travers ce que sa population lui donne gracieusement. Mais pourquoi faudrait-il qu’il donne en retour?

**Métro**

Symbiose poétique du transport et de sa machine de guerre souterraine fourmillant de vie. Aussi rapide que le tonnerre qui l’accompagne. Un opus sans fin, ne cessant que lors de rare manque d’auditeur. Brillant moyen de transportation s’étendant d’un coin à l’autre d’une île autrement inaccessible. Un mélange de vert, orange, jaune et bleu est le sang d’une ville erratique. Congestionné par des codes assurant notre retard. L’horloge tourne, cours et fuit à notre arriver. Partant tranquillement vers la prochaine station, nous laissant mordre sa poussière. Se tourner les pouces, la seule option rationnelle. Cela, jusqu’à ce que la prochaine capsule ne daigne se pointer le bout du nez. Un cinq à dix brûle le poignet de ceux qui l’expérimente. Ce grand cirque ayant pour seul but de s’enfermer dans une cabine débordant d’âmes. Celles-ci, se torturant à être présente. Nul ne le souhaitant vraiment. Toutes le faisant pourtant. L’appel du devoir économique plus fort que tout autres désirs. Achetez. Dépensez. Écoutez. Aucun centimètre carré de ces passages souterrains n’est libre de cette propagande capitaliste. Une surexposition à un monde qui ne vit que pour l’argent. Une ville travaillant à toute heure du jour. Où le déplacement devient alors une nécessité. Se rendre du point A, au point B, est alors transformé en braquage à main levé. Des tarifs exorbitants, augmentant à chaque coup de la grande aiguille. La vente de rein, devenu commune depuis il y a de cela bien trop longtemps.